

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'Abeille



# Canadienne.

SIXIÈME

LIVRAISON.

Vol. I.]

QUEBEC, 11 JANVIER 1834.

[N<sup>o</sup> 6.]

**SOMMAIRE.**—*Appercu historique sur l'Industrie humaine, (continuation)*—*Origine du nom de Boulangers.*—*Grottes de Tipperary.*—*Luxembourg.*—*Mosquée d'Achmat à Constantinople.*—*Le Sauvage à un Européen.*—*La Théologie.*—*Manières de saluer.*—*Sur la phosphorence &c.*

## APPERÇU HISTORIQUE SUR L'INDUSTRIE HUMAINE.

*Troisième époque, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'ère vulgaire.*

A côté de la Grèce s'élevait une puissance rivale. Rome, qui, suivant l'histoire, tirait son origine des Troyens, annonça de bonne heure ses projets de conquête, et l'ambition de devenir la première ville de l'Univers; et tandis que l'or et les richesses préparaient la décadence des républiques de la Grèce, la république Romaine, après l'expulsion des Tarquins, affermie sur ses bases s'élevait avec majesté sur les débris des trônes dont elle était entourée, et qui ombrageaient sa grandeur naissante. Six cents années de république furent six cents années de guerre. Ce peuple si fier, qui dans les commencemens regardait avec dédain les arts mécaniques, et en abandonnait l'exercice aux esclaves, ne connaissant d'autre art que celui des conquêtes, apprit des peuples conquis à estimer les arts et les sciences, ainsi que les chefs-d'œuvres de l'industrie. Papius fit connaître le premier le *cadran solaire*. Riche en peu de tems de l'industrie de ses voisins, Rome n'eut pas, comme l'Égypte et la Grèce, à s'enorgueillir de ses découvertes. L'histoire nous peint le génie de cette nation, comme porté plutôt à l'imitation qu'à l'invention. Ses mœurs, ses loix, ses fêtes, ses spectacles, ses usages, tout, jusqu'à sa religion, fut emprunté des autres nations, mais principalement des Grecs. Le peuple Romain qui ne pensait qu'à subjuguier et gouverner le monde, ne cultiva pas les sciences, telles que la géométrie, les mathématiques. A en juger par ses propres historiens, elles y étaient méprisées et tournées en ridicule. Cicéron parle assez légèrement d'Archimède, dont le nom immortel passera à la postérité, avec celui de l'orateur romain. Tacite confond les mathématiques avec l'astrologie judiciaire, et ne nous donne pas une grande idée de ses connaissances en géographie physique. Ce ne fut que vers la fin de la république, que l'éloquence fut en honneur à Rome. Le goût pour les beaux-arts se bornait à une admiration stérile. Les Romains ne les aimaient que par faste et par ostentation. Ils ne négligeaient rien, à la vérité, pour se procurer les objets d'arts qu'ils enviaient à leurs voisins; mais on ne voit point chez eux cette émulation des Grecs, ni ces talens sublimes, qui long-temps après la décadence de l'empire illustrèrent

l'Italie, et nous offrent encore aujourd'hui des modèles.—Les Romains n'abandonnèrent point l'*agriculture*. Les ouvrages de Caton, de Varron, de Columelle, de Pline, nous prouvent tout le prix qu'ils y attachaient. Ctesibus fut l'inventeur des *pompes*, et de la machine hydraulique des *horloges à eau*, autrement appelées *cepsydres*. L'invention de la *gaze* était connue du temps de Pétrone. L'*architecture* paraît avoir été plus particulièrement cultivée sous les empereurs; et Rome dut à cet art une partie de sa splendeur. Ses grands chemins, ses palais, ses temples, ses *peintures en mosaïque*, ses aqueducs, ses cirques, ses amphithéâtres, ses bains, ses ponts, ses arcs de triomphe, l'invention de l'*ordre composite*, ses salles de spectacles, et tant d'autres édifices publics, dont le souvenir passera à la postérité, perpétueront la mémoire de César, de Vespasien, de Tite, de Trajan, d'Adrien, d'Antonin, de Marc—Aurèle. César, qui parcourut les Gaules et presque l'Europe entière en conquérant, sema sur son passage des monumens qui attestent la grandeur, le faste et la magnificence des beaux siècles de l'empire romain.—Mais il faut avouer que Rome inférieure à la Grèce pour le progrès des sciences, ne lui cède en rien du côté de la littérature. Si la Grèce eut ses Homère, ses Démosthène, ses Eschyle, ses Xénophon, ses Thucydide, ses Hérodote, ses Dioscoride, ses Sophocle, ses Euripide, ses Aristophane, Rome eut ses Virgile, ses Cicéron, ses Horace, ses Tacite, ses Tite-Live, ses Pline, ses Sénèque, ses Plaute, ses Térence, et d'autres célèbres écrivains. L'histoire de la Grèce intéresse par le détail de ses arts; l'histoire romaine étonne et frappe par sa grandeur colossale et par sa magnificence. Plus d'industrie en Grèce, plus de faste et de majesté à Rome.—Jusqu'à l'ère chrétienne, l'éclat éblouissant de la puissance romaine offusque tellement les regards, qu'à peine aperçoit-on les autres peuples de la terre. Il est cependant à croire que les ressources de l'industrie ont dû s'étendre avec la population. Mais si les monumens historiques du peuple romain nous instruisent faiblement de ses moyens et de ses procédés dans les arts, que devons-nous attendre des peuples qui commençaient à naître, ou dont l'antiquité obscure et presque ignorée ne nous laisse aucune trace de leurs inventions et de leurs découvertes industrielles? [à continuer.]

—000000000—

#### ORIGINE DU NOM DE BOULANGERS.

DANS les Statuts que donna Saint-Louis à ces artisans, ils sont nommés *Boulangers-Talmeliers*. Le premier nom leur est resté; et il vient, selon du Cange, de ce que le pain qu'ils firent dans les commencemens avait la forme du bûle. Au reste, la coutume d'arrondir le pain a duré longtems en France. Sous les premiers rois de la troisième race, ces pains ronds se nommaient *tourtes* ou *tourteaux*; nom qu'ils portaient encore dans plusieurs provinces en France avant la révolution.—Ce n'est que vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, quand les différentes sortes de pains délicats qu'on nomme *mollets*, (*faits avec de la levure de bière*) se furent extrêmement multipliés, que l'on commença à faire le pain long, parce que la mie de ceux-ci étant moins bonne, on voulut avoir plus de croûte.—Quant au nom de *Talmeliers*, que les boulangers avaient conservé dans leurs titres, il demande quelque explication.—Les moulins, quoiqu'ils eussent toujours été à peu près ce qu'ils sont aujourd'hui, n'avaient cependant pas toujours eu cette machine ingénieuse nommée *blu-*

teau, et qui à mesure que le blé se réduit en farine, sépare seule et sans aucune peine de la part du meunier, cette farine du son. On y suppléa par des moyens, d'abord fort grossiers; c'était une toile claire, et de l'espèce de celles qu'on appelle *camevas*. Ensuite, on inventa des tamis qui furent faits de différentes matières, selon les différents pays. Ainsi donc, comme la farine, quand on la retirait du moulin, n'était point moudée, il fallait que chacun la passât chez soi. Mais lorsqu'on voulait s'épargner ce soin, on appelait un boulangér qui, tenu par sa profession d'avoir des tamis, venait la passer; et c'est de-là que ces artisans furent appelés *Tamisiers* ou *Talmisiers*, et par corruption *Talmeliers*.

—00000—

#### GROTTES DE TIPPERARY.

L'on trouve dans le *Warder*, la description suivante des grottes récemment découvertes dans le comté de Tipperary, en Irlande :—“Je suis allé voir, dit l'écrivain comme je me l'étais proposé, les merveilles souterraines récemment découvertes, dans cette partie du pays, et quoiqu'il en a dit soit un peu exagéré, j'ai été bien récompensé de mes peines par la vue d'objets qui excitent la surprise et l'admiration. Je suis resté près de trois heures dans ces grottes. On y entre par une ouverture qui n'a pas trois pieds de largeur; et l'on descend environ vingt-cinq pieds; puis l'on se sert d'une échelle pour en descendre encore quatorze. Passant alors par un chemin étroit, je suis entré dans la grande salle qui a environ cent pieds de large, et vingt-et-un pieds de haut; sa forme est irrégulière. Cette grotte comme toutes les autres est de pierre à chaux supportée par des piliers cristallisés. Je suis allé aussi dans plusieurs autres grottes de formes et de dimensions différentes. Celle qu'on appelle la *grande-grotte*, a deux cents verges de long, sur vingt pieds de haut, et la voûte ressemble à des arches gothiques appuyées sur plusieurs beaux piliers à larges bases dont quelques-uns ont trente pieds de circonférence; les piliers eux-mêmes ont environ dix pieds de hauteur sur un pied de diamètre. Les règles de l'architecture ne sont pas bien observées dans ces cavernes, mais qui aurait jamais pensé qu'elles seraient un jour exposées à la critique de l'architecte. Ces piliers sont partout, blancs, brillants et transparents comme le crystal.—Dans une autre grotte il y a une table de pierre, qui semble couverte d'une draperie, et garnie de trois petits piliers qui paraissent avoir été faits pour servir de chandeliers; nulle salle de banquet n'en a, sans doute plus besoin. Il y a plusieurs jolies tapisseries de substance transparente dans les grottes et dans les passages, et l'on voit dans un endroit une pétrification qui ressemble tellement à une statue que l'on dirait que les jambes et la draperie ont été faite au ciseau; les habitans des environs l'ont nommée *femme de Lot*, parce qu'elle ressemble à une masse de sel. Quelques-unes des grottes sont petites; les gouttes qui suintent de la voûte prennent quelquefois la forme de piliers, de belles tapisseries, ou de rideaux, relevés au centre et retombant aux deux cotés avec une grâce et une légèreté dignes de la main de Canova. Lorsqu'on frappe sur ces cristallisations avec une pierre, elles donnent le son d'une cloche.—A l'extrémité d'une de ces grottes coule un ruisseau clair et profond, mais on ne voit point d'herbes ni de fleurs sur ses bords. Les passages de ces cavernes sont étroits et tortueux; j'ai souvent été obligé de marcher sur les mains et les genoux, et quelques fois

de me traîner sur le ventre. Quelques-uns des planchers ressemblent à de la neige cristallisée, mais, ils sont pour la plupart couverts d'une espèce de terre jaune. En quelques endroits, deux ou trois piliers s'élèvent sur la même base, l'effet en est beau et frappant. Il y a aussi plusieurs cristallisations qui ressemblent à des ruches.

—00000000—

LA SEMAINE.

8 Janvier.—Jour anniversaire de la naissance de François Henry de Montmorency, duc de Luxembourg, Maréchal de France; né posthume en 1628, était fils du fameux Boutteville, qui eut la tête tranchée sous Louis XIII, pour s'être battu en duel. Il se trouva à la bataille de Rocroi, gagnée par les français, en 1643, sous le Grand Condé; dont il fut l'élève, et qu'il suivit dans sa bonne et mauvaise fortune. Le jeune guerrier avait dans le caractère plusieurs traits du héros qu'il avait pris pour modèle : un génie ardent, une exécution prompte, un coup-d'œil juste, un esprit avide de connaissances. On vit briller en lui ces différentes qualités à la conquête de la Franche-Comté, en 1668, où il servit en qualité de Lieutenant-Général. La guerre ayant recommencé en 1672, il commanda en chef pendant la fameuse campagne de Hollande, prit Grool, Deventer, Coëworden, Zwol, Campen, &c., et défit les armées des Etats près de Bodegrave et de Woërden. Ce fut alors que Luxembourg fit cette belle retraite, si vantée par les ennemis mêmes. Il passa au travers de l'armée ennemie, composée de 70,000 hommes, quoiqu'il n'en eût que 20,000. Louis XIV ayant fait une nouvelle expédition dans la Franche-Comté, Luxembourg l'y suivit. Il se trouva ensuite à la bataille de Senef, obligea le prince d'Orange de lever le siège de Charleroi, se signala dans les campagnes suivantes, et obtint le bâton de maréchal de France en 1675. Il commanda une partie de l'armée française après la mort de Turenne, et ne fit pas d'abord des choses dignes de sa réputation. Il fut plus heureux en combattant Guillaume d'Orange. Dans la seconde guerre que Louis XIV soutint contre les puissances de l'Europe réunies en 1690, Luxembourg, nommé général de l'armée de Flandre, gagna la fameuse bataille de Fleurus; elle fut due à la supériorité de génie que le général français avait sur le prince de Waldeck, alors général de l'armée des alliés. Cette victoire fut suivie de celle de Leuse, remportée l'année suivante 1691; la victoire fut longtems disputée, et ne se décida pleinement qu'à six heures du soir. La bataille de Steinkerque, donnée la même année, sera longtems célèbre par le mélange d'artifice et de valeur qui la caractérisa. Le maréchal de Luxembourg avait un espion auprès du Roi Guillaume: on le découvrit, et on l'obligea à donner un faux avis au général français. Sur cet avis, Luxembourg prit des mesures qui devaient le faire battre. Son armée endormie fut attaquée à la pointe du jour: une brigade était déjà mise en fuite, et le général le savait à peine; mais dès qu'il l'apprit, il répara tout par des manœuvres aussi hardies que savantes. Luxembourg, avec les mêmes troupes et victorieuses à Steinkerque, battit le roi Guillaume à Nerwinde en 1693. Peu de journées furent plus meurtrières et plus glorieuses. Il y eut environ 20,000 morts, 12,000 des alliés et 8,000 des français. C'est à cette occasion qu'on dit qu'il fallait chanter plus de *De profundis* que de *Te Deum*. La cathédrale de Paris fut remplie de dra-

peaux ennemis. Le début de la journée de Nerwinde ne promettait pas la victoire aux français ; Berwick fut fait prisonnier dès le commencement, et conduit à Guillaume. “Je crois, lui dit ce prince, que Luxembourg n'est pas à se repentir de m'être venu attaquer.—Encore quelques heures, monsieur, repartit Berwick, et vous vous repentirez de l'avoir attendu” ; et Berwick ne se trompa point. Lorsque le roi fut instruit des détails de cette importante journée, il dit : “Luxembourg a attaqué en prince de Condé ; et le prince d'Orange a fait sa retraite en Turenne.” Le maréchal de Luxembourg termina sa glorieuse carrière par la longue marche qu'il fit en présence des ennemis depuis Vignamont jusqu'à l'Escaut près de Tournay. Il mourut l'année d'après, le 4 janvier 1695, regretté comme le plus grand général qu'eut alors la France. Il dit en mourant : “Je préférerais aujourd'hui, à l'éclat de victoires inutiles au tribunal du juge des rois et des guerriers, le mérite d'un verre d'eau donné aux pauvres pour l'amour de lui.” Le prince d'Orange disait : “Ne battrai-je jamais ce bossu-là !—Comment, dit Luxembourg, lorsqu'on lui rapporta ce mot, sait-il que je suis bossu ? Il ne m'a jamais vu par derrière.” Luxembourg était contrefait et d'un visage peu agréable. Les liaisons d'un de ses gens d'affaires, avec certaines femmes, le firent accuser d'avoir trempé, en 1680, dans l'horrible affaire des poisons. Il se rendit à la Bastille. Dès qu'il fut dans cette prison royale, la jalousie de Louvois le poursuivit avec fureur. Luxembourg fut enfermé dans une espèce de cachot de six pas et demi de long, où il tomba très-malade. On l'interrogea le second jour, et on le laissa ensuite cinq semaines entières sans continuer son procès. Il fut enfin interrogé. Parmi les questions qu'on lui fit, on lui demanda s'il n'avait pas fait un pacte avec le diable, pour pouvoir marier son fils à la fille du marquis de Louvois ? L'accusé répondit : “Quand Matthieu de Montmorency épousa une reine de France, il ne s'adressa point au diable, mais aux états-généraux, qui déclarèrent que, pour acquérir au roi mineur l'appui des Montmorency, il fallait faire ce mariage. Il sortit enfin de la Bastille après une détention de 14 mois, sans qu'il y eût de jugement prononcé ni pour ni contre lui.

—00000000—

#### MOSQUE'E D'ACHMET A CONSTANTINOPLE.

Les *Mosquées* sont les temples des musulmans ; les tourelles élancées qui s'élèvent à côté des dômes de ces édifices religieux se nomment *minarets* (en arabe *signal* ou *fanal*), et c'est du haut des galeries qui forment comme les anneaux de ces doigts qui montrent le ciel, suivant une expression de Wordsworth, que cinq fois par jour, la voix grave et mélancolique du *muezzin* fait entendre au loin *l'ezan*, chant solennel qui appelle à prier Dieu, non seulement les fidèles croyans, mais toutes les nations de la terre.—Sainte-Sophie, à Constantinople, est la mosquée la plus célèbre, parce qu'elle a servi de type à toutes les autres : c'était dans l'origine une église chrétienne. Mais la mosquée du sultan Achmet Ier est beaucoup plus remarquable. Ce monument, d'une magnificence merveilleuse, a été construit en 1610. Achmet était si impatient de le voir terminer, que, tous les vendredis, il travaillait lui-même avec les ouvriers. La mosquée est accompagnée de six minarets d'une extrême hauteur et d'une grande beauté ; ils sont entourés de trois galeries dans le style maure,

et terminés par des aiguilles. La grande cour d'entrée est environnée d'une colonnade en marbre et en porphyre. Au milieu de la cour est une fontaine de marbre; les portes en sont de cuivre travaillé. Intérieurement les murs sont peints à fresque; on y voit suspendues des tables dorées où sont des inscriptions arabes. Le dôme est supporté par quatre grands pilastres cannelés et partagés dans leur milieu par une astragale; quatre grands demi-dômes sont liés avec le dôme central, et dans les quatre coins de l'édifice il y a autant de petites coupoles; enfin les fenêtres sont faites de verres colorés en petits compartimens très riches, qui ne laissent pénétrer dans le temple qu'une transparence mystérieuse.

—00000000—

## POESIE.

## UN SAUVAGE A UN EUROPÉEN.

Homme d'Europe à la peau blanche !  
Laisse-moi sous mon toit de branche,  
Où j'ai mon hamac qui se penche  
Et ma compagne au teint si beau,  
A la ceinture de feuillage,  
Au frais collier de coquillage ; —  
Et, sans moi, rejoins au rivage  
Ta case qui marche sur l'eau.

Ton grand monde est dit-on, plus loin que ces savanes ;

Il faut passer ce fleuve, et puis ces longs bois verts,  
Et ces mers, et ces monts où rampent nos lianes,  
Et d'autres monts, et d'autres mers.

Étranger, laisse-moi ! — Tiens... j'aime mieux te rendre

Tes présents, tes couteaux d'acier fins et coupans,  
Tes sonnettes au chant si clair qu'il semble entendre.  
Les écailles de nos serpens.

Comme des nids d'oiseaux, tous nos abris sont frêles : —

On dit les tiens brillans, avec des murs épais ;  
Mais je sais qu'au dessus de ces cases si belles  
Tu vois s'élever des palais.

Nous recouvrons nos toits de joncs qu'on entrelace  
De paille de maïs, de simples mangliers ;  
Mais ils sont tous égaux, et rien ne les dépasse  
Que les branches de nos palmiers.

Tes sièges sont, dis-tu, des chaises veloutées ;  
Moi, j'aime mieux, avec mes haches ou mes dards,  
Conquérir, pour m'asseoir, quelques peaux tachetées  
De tigres ou de jaguars.

Tu parles de miroirs qui doublent le visage ;  
Mon miroir, c'est le fleuve ! il est grand, sans apprêts,  
Sans entourage d'or ; son cadre est un rivage,  
De montagnes et de forêts.

Tu dis qu'une pendule, où l'aiguille s'avance  
Marque, instant par instant, chaque jour qui s'enfuit ;

Ici, nous mesurons largement l'existence  
Parle matin et par la nuit.)

Tout ce luxe chétif de ta riche demeure,  
Je le méprise, moi ! — Vois-tu, dans ce ciel bleu,  
Notre pendule à nous, ce beau soleil où l'heure  
Se lit sur un cadran de feu !

Dans un caveau massif, une tombe superbe,  
Sous des pierres on dit que vous scellez vos morts ;  
Nos pères sont ici couchés sous un peu d'herbe ;  
Nul marbre ne pèse à leur corps ;

Sur leurs simples gazons un palmier qui s'élève  
Comme un beau monument, se dresse au-dessus  
d'eux,  
Fait vivre leur poussière, et la prend dans sa sève,  
Et la fait monter vers les cieux.

Tes dieux restent cachés ; — mais ceux de nos savans  
Sont les astres d'en haut, c'est le soleil qui luit.  
Tous les soirs je lui dis : « Viens mûrir nos bananes,  
« Au goyavier suspendis son fruit.

« Réchauffe tout mon corps par ta vive lumière,  
« Jaunis les verts maïs que nous te confions ! » —  
Et chaque jour il vient répondre à ma prière  
Avec sa flamme et ses rayons.

Nous adorons la lune et l'étoile brillante,  
Nous n'avons que des dieux de lumière et de feu,  
Nous leur parlons aux bois, près de l'oiseau qui  
chante,  
Et sous les orangers ombreux ; —

Mais on dit que tes blancs ont des temples de  
pierre  
Rétrécis et mesquins, faits d'un travail mortel,  
Et sous des murs voûtés enferment leur prière,  
Qui ne peut plus voler au ciel ?

Homme d'Europe à la peau blanche !  
Laisse-moi sous mon toit de branche  
Où j'ai mon hamac qui se penche  
Et ma compagne au teint si beau,  
A la ceinture de feuillage,  
Au frais collier de coquillage ; —  
Et, sans moi, rejoins au rivage  
Ta case qui marche sur l'eau.

Madame ANAIS SÉGALAS.

## DE LA THÉOLOGIE.

Nous voici donc arrivés en face du portique majestueux de ce temple qu'a choisi pour séjour la science, mère et maîtresse de toutes les sciences, la science de Dieu. Quelles vives émotions doit ressentir, au moment solennel d'en franchir le seuil, l'heureux mortel que Dieu a marqué entre mille, pour être à jamais nourri des hautes méditations de sa parole ! Que son cœur se dilate donc sous l'effort de la reconnaissance, qu'il entretienne, dans ce cœur, l'invincible amour du vrai et du beau. Qu'il aime, en un mot, de tout son amé, la science de Dieu : qu'il l'aime dans la vue de devenir meilleur encore, et qu'alors plein d'une sainte hardiesse il ose s'avancer. — Sans doute, il n'ignore pas qu'il seroit téméraire de s'exposer, sans préparatifs, aux hasards d'une région si distante de la passagère habitation des hommes. Si, dans ce voyage sublime, il a dû munir son cœur du viatique des vertus, son esprit doit avoir fait assez de progrès pour écouter parler un Dieu et recevoir, avec discernement, sa mystérieuse et forte parole, car la Théologie n'est point ce colloque ineffable et secret, dans lequel Dieu s'explique avec nous, comme dit l'*Imitation sous bruit de paroles* ; c'est un langage qui ne porte ses lumières à notre esprit, qu'en passant lui-même par notre oreille mortelle. L'aspirant à la science divine doit avoir prélué au développement surnaturel de son intelligence, par les mâles travaux d'une adolescence studieuse ; et ce, pour savoir ce que Dieu va lui dire, il n'est pas nécessaire qu'il ait appris tout ce que savent les hommes, il doit du moins avoir une vue générale de leurs connoissances, posséder, pour ainsi parler, la carte routière de leurs investigations. — Et d'abord, le Théologie, dont la principale occupation va être de suivre, à travers les siècles, la marche de la vérité révélée, d'étudier ses progrès, ses traverses, ses développemens lents ou rapides, suivant la docilité ou l'orgueil de l'homme ; le Théologien qui ne sauroit parvenir à saisir l'auguste signalement de cette fille du Ciel, qu'en observant son action illuminatrice sur le monde, comment pourra-t-il s'attacher à ses traces sans risquer de la perdre de vue, s'il n'a jamais parcouru les annales de l'humanité ? — *Tribune Catholique.* — [à continuer.]

—ooooooooo—

## MANIÈRES DE SALUER.

UN auteur a remarqué, en comparant l'orgueilleux espagnol et le français léger, que la fierté, la marche posée et la solennité inflexible du premier étaient exprimées dans sa manière de saluer — "*come cota* ?" — "comment vous, tenez vous ?" tandis que le "comment vous portez-vous ?" du français exprimait sa gaité et son mouvement continu. — Les hollandais qui sont de grands mangeurs, ont une manière de saluer commune à tous les rangs — "*smaakelyk eeten* !" — "Puissiez vous faire un bon dîner." Ils ont une autre manière de saluer qui a été adoptée probablement dans les premiers temps de la république, et lorsqu'ils étaient presque tous occupés de la navigation ou de la pêche ; c'est — "*Haa vaart awe* ?" — "Faites-vous bonne voile ?" La manière ordinaire de saluer dans les provinces méridionales de la Chine, parmi le peuple est de demander "*y a fan* ?" "avez vous mangé votre riz ?" Quand les chinois se revoient après une longue absence, ils se jettent à genoux, portent leur visage contre terre deux ou trois fois, et font encore d'autres cérémonies. Ils ont aussi une espèce de rituel, ou "livre de cérémo-



nies" dans lequel ils apprennent le nombre de saluts et de génuflexions qu'il faut faire et de mots qu'il faut dire dans chaque occasion. Les ambassadeurs s'exercent à faire les cérémonies d'étiquette quarante jours avant de paraître à la cour.—Les japonais ôtent une de leurs pantoufles, et les habitans de l'Aracan, leurs sandales dans la rue, et leurs bas dans la maison, lorsqu'ils saluent. A Otaïti, ils se frottent le nez l'un contre l'autre.—Les habitans de Carmene, lorsqu'ils veulent montrer un attachement particulier pour un ami, se percent une veine, et lui présentent leur sang à boire. Deux rois nègres, sur la côte d'Afrique font leur salut; en se mordant trois fois le doigt du milieu de la main.—En Ethiopie, l'on ôte la robe de la personne que l'on rencontre, et on se l'attache sur soi, de manière que l'autre reste presque nud.—Les habitans des îles Philippines s'inclinent très bas, placent les mains sur leurs joues et lève un pied en l'air le genoux plié. Ils prennent aussi la main, ou le pied, de la personne qu'ils saluent et la frotte contre leur visage.—Les groëlandais ne font point de salut. Les Lapons appliquent leur nez droit sur la personne qu'ils saluent.—Dans le détroit de la Sonde, les habitans lèvent le pied gauche de la personne saluée, et le passe légèrement sur la jambe droite et sur le visage.

—00000000000000—

#### SUR LA PHOSPHORESCENCE DES YEUX DES ANIMAUX.

On sait que non seulement les yeux des chats et des chiens; mais encore ceux de plusieurs autres espèces, brillent souvent la nuit d'un éclat jaune verdâtre ou rougeâtre; jus qu'à présent on n'a pu parvenir à découvrir la cause de ce phénomène, et l'on n'est pas plus avancé sur le but que la nature s'est proposé dans le don qu'elle en a fait à ces animaux. M. Rengger a fait de nombreuses observations à cet égard. Il a constamment remarqué la phosphorescence des yeux chez plusieurs espèces, tandis que chez d'autres animaux nocturnes, tels que les chéoptères, les marsupiaux, ainsi que plusieurs rongeurs, il n'a jamais pu l'apercevoir. Il suit de ses observations que les yeux des animaux qui sont doués de la propriété phosphorescente, brillent durant la nuit, ou bien pendant le jour, lorsque les animaux se trouvent dans l'obscurité, et même en plein jour, lorsque le temps est couvert: dans ces momens la pupille est excessivement dilatée, et les deux chambres de l'œil sont éclairées; la lumière est projetée sur les objets que l'animal regarde, et les éclaire, de manière qu'on distingue très bien, dans la plus grande obscurité, les corps placés à 18 pouces de distance. En regardant en ce moment les yeux de ces animaux, on voit distinctement que la lumière part du fond de l'œil, et probablement du nerf optique, et dure souvent jusqu'à une minute. Elle paraît dépendre de la volonté de l'animal; cependant on l'observe aussi dans des momens où ces animaux sont vivement excités, et il est probable qu'alors les yeux brillent sans la participation de la volonté. Chez un individu du genre *canis azara*, affecté de goutte seréine, les yeux ne brillaient jamais. Chez un autre qui avait une cataracte, l'œil malade ne brillait que lorsque la pupille était assez dilatée pour que la lumière pût passer autour du cristallin. M. Rengger conclut des observations qui précèdent, que la phosphorescence vient du nerf optique, et sert aux animaux nocturnes à éclairer et distinguer les objets placés devant eux.